

THÉÂTRE

LE PAUVRE IDIOT

Je souhaite aux acteurs de la troupe Philippe une salle toujours aussi garnie que celle de dimanche. Les premières loges étaient peu occupées, mais le reste était plein comme un œuf, suivant l'expression familière.

Le parterre, selon son antique habitude, était bruyant et agité. Le moindre lorgnon le mettait en furie, et les jumelles l'exaspéraient. De temps en temps, les cris: « *À bas les gueulards!* » qui descendaient du poulailler, rappelaient au silence les turbulents spectateurs et la rassurante tunique du sergent de ville intervenait au besoin, dans chaque entr'acte, pour calmer la tempête populaire.

Chose extraordinaire par ce temps de carême et que je vous glisserai tout bas: je jure sur la calotte du pape que j'ai vu cinq ou six carliste au théâtre.

Le pauvre idiot... cela paraît assez... idiot. L'adjectif est peut-être un peu fort (j'en demande pardon à l'auteur de ce drame) mais la pièce n'est guère intéressante.

Les débuts de M. Engello formaient à peu près le seul attrait de la soirée.

Impossible de juger dès maintenant du talent de cet acteur. Il avait un rôle assez difficile qu'il a bien tenu, dans le second acte surtout.

Cette pantomime était expressive et tous ces cris inarticulés, tous ces gestes désespérés, représentaient la vivante image des tourments intérieurs qui assiégeaient l'*Idiot*.

Cependant, dans le troisième acte, en voulant donner un tour de comique aux leçons du professeur Athanasius, l'élève a beaucoup trop chargé l'interprétation.

Je jette ici une note rapide en attendant l'occasion de revenir sur les nouveaux acteurs de la troupe de Saintes.

JEUDI: LES NOCES DE JEANNETTE et
LES DOMESTIQUES, com.-vaud. en 3 actes

(4 avril 1856)

THÉÂTRE

Je commence par déclarer que je n'aime pas beaucoup le drame. Tout cet appareil suranné, ces cliquetis de sabres, tous ces costumes d'un autre âge, — âge moins doux encore que le nôtre, si l'on en croit l'histoire, moins doux que la République, fille Wallon, pour laquelle je n'aurai jamais une très grande admiration,

ni un très grand attachement, — tout cela, dis-je, me laisse froid et insensible.

Ce n'est pas toutefois qu'on ne trouve point dans le drame des images saisissantes, bien faites pour séduire et émouvoir, — en parlant ainsi, j'avance une assez grosse Lapalissade, — mais souvent les tableaux sont chargés, on enfle la voix, on gesticule à outrance, on débite avec pompe, de sorte que toute la mise en scène prête plutôt au rire qu'à l'émotion.

C'est là mon humble avis, et vous n'êtes pas forcé de le partager.

Ces réflexions ne me sont point inspirées du reste par la pièce de *Don César de Bazan* qui est représentée sans grande solennité, et qui ne fait pas partie de ces drames où brillent en abondance les tuniques dorées, les plumets, les épées étincelantes.

M. Angello remplissait le rôle de *Don César*. Cet acteur a du talent, mais une voix provisoirement enrrouée.

C'est fâcheux, M. Angello joue bien: débit sans prétention, ton sans emphase, geste sans ostentation.

Quant à M. Naulin, un nouveau membre aussi de la troupe de Saintes, il roule sans cesse des yeux menaçants, presque hagards, qui donnent à sa physionomie un air étrange; avec cet aspect terrible, les récits sont lents, monotones, et... endormants.

Je sais tous les égards qu'on doit aux dames, et je ne voudrais pas me permettre la plus légère critique au point de vue des avantages scéniques de M^{me} Robert, mais... (renvoyé aux appréciations de Don César).

Ce qui n'empêche pas cette actrice d'être une excellente duègne, et une bonne comédienne.

Tout ce qu'on peut dire sur M. Boyer, qui tenait le rôle du roi d'Espagne, c'est qu'il laisse aujourd'hui la troupe et que personne ne s'apercevra de son absence.